

Souvenirs d'antan

Autor(en): **Mérine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 43

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210752>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SOUVENIRS D'ANTAN

OCTOBRE est le mois des vendanges, de la chute des feuilles et des marrons.

Les enfants ont un grand amour pour les marrons. Nous les avons aimés aussi... il y a quelque quarante ans : c'était une passion.

A cette époque lointaine nous étions alors modeste collégien, en *pétrole* — on appelait de ce nom irrévèreux l'école préparatoire qui précédait jadis le collège cantonal.

Lorsque le vent d'octobre secouait les marronniers de la terrasse de la Cathédrale, roulant dans les allées des tourbillons de feuilles jaunes et faisait tomber les marrons, nous nous empressions d'en bourrer nos « profondes ». C'était à qui en récolterait le plus. La provision faite, nous nous rendions en classe, les poches rebondies formant une protubérance sur chaque cuisse. On portait naturellement ce chargement avec soi à l'école. Or, comme octobre est aussi la saison des rhumes de cerveau, il fallait tout un travail et des précautions inouïes pour sortir son mouchoir de poche sans faire tomber une pluie de marrons sur le plancher de la classe ; ce qui, si cette éventualité fâcheuse se fût produite, aurait amené une punition sévère, très probablement écrite vingt ou trente fois : *Je ne dois pas apporter des marrons en classe.*

Et que faisait-on de ces marrons ? Des colliers, des paniers ou des marmites. Ceux qui se croyaient grands garçons en faisaient des pipes et y fumaient avec délices des feuilles sèches.

Nous avons constaté avec émotion que ces beaux fruits ont toujours le même attrait pour la gent écolière qui continue à les amasser comme les avarés collectent les écus et nous, « vieux tout blancs, vieux tremblants, dont la vie est à l'automne », en voyant tomber ces fruits si jolis, si luisants, d'un si beau brun, qui semblaient nous regarder de leur gros œil blanc, nous avons revécu un moment, le temps béni d'il y a quarante ans : notre vieille école préparatoire avec le vénéré père *Pilule*, le père Félix, le concierge du collège, les camarades qui ont été retirés de ce monde, les vieux pions qui reposent depuis longtemps : *Ficelle*, *Vieuxbec*, *Bino*, *Séhon*, *Grolä*... et, grâce aux marrons, nous avons eu un moment de douce mélancolie.

MÉRINE.

Au choix. — Cher docteur, je suis venue vous consulter pour Toto : je suis sûre que vous trouverez un moyen de le guérir de la sale habitude qu'il a de se mettre les doigts dans le nez.

— « Rien de plus facile, chère Madame. Qu'est-ce que vous voulez que je lui coupe : les doigts ou le nez ? »

E BONNA FOUË SAUVÈ L'HOMMO !

(La bonne foi sauve l'homme.)

(Patois du val de Bagnes, Valais.)

I z. évangilé — sefou erreu — ou y on de et i bônne dzin repèton toti : e bônna fouë sauvè l'hommo.

Nontro ancien regent Larzay, qu'a lassya son metyé de pédagogue po se fire agent d'affiro roublard et què passablammin d'expérience du mondo a rindu sceptique et fô pou i rebrekè, saco a tita, quand avui repetà çœu proverbo morau :

Et dyon que bônna fouë sauvè l'hommo, yo crayo plutôt qu'ou pé.

Et bîn y in vouay vo z-in contà ona que prœuve qu'i z-évangilé et çœu qu'i prinson an lettra — que son onco nombreux grâce a Dyo — on rayon et que cé incrédule de regent a tât !

De cé tin (y a de çin a min trent'an) Djan Bardä irè sin contesta e meleu tsathlyœu da vallè, e terreu di tsamot et e gendarme, on Allemand

de pe d'amon, Rarogne, qu'ay in mîmmo tin a vacation de garde chasse et qu'en valyè atant i braconnier qu'i z-anarchiste, ou velyè u gran.

On byau dzo du may de juillet — in n-ona sayson que tsathle et defindyoua, prœu suivre — quand Djan Bardä a z-u fi a matenô dintot i fin, s in va din a montagne avui son fozyè in passin pè r on tsemîn de bet' por itre pas yu de nyon.

— Diâblo se y atraperay pas quaque tsousa vouoy se desay te in lui !

Et e chance ou ya favoresô, et pas qu'on tsamot qu'a foti bas, mîn dou qu'a portô cé nîn u mayen.

O lindeman quand e fin e z-u set Djan Bardä tsardze a tsargosse² et a z-u soin de mettre i dâvoué victime dèz o fin po que nyon s in fosse debetô.

Tsemîn fasin e recontre pas o gendarme qu i de in badenin.

— T'ari prœu on tsamot dèz o fin, sin pinsâ que desay onko rin qu'a metya da veretô.

Adon, sin broutsyè, cé èredzo de Djan Bardä, qu i repon :

— Monseu le gendarme y in né pas rin qu'on yin n-é dou !!

Et i dou parton tsecôn de leu biet in risin.

Et bîn dete mè se bônna fouë sauvè pas l'hommo ! ?

DJAN DE L'OURS.

A l'école. — Tommy. — M'sieu, siouplaît, peut-on être justement puni pour quelque chose que l'on n'a pas fait ?

L'instituteur. — Evidemment, non, mon ami.

Tommy. — C'est que, voyez-vous, je n'ai pas fait mes additions.

IL FAUT QUE JE M'EN AILLE !

PERSONNAGES :

Monsieur. — Madame. — L'Amie.

SCÈNE I

Monsieur. — Madame.

Monsieur, qui doit prendre le train de 8 h. 47, achève fiévreusement ses préparatifs de départ.

Monsieur. — Dis-donc, Fifine ? Elle est prête, ma valise ? Broses, chemises de nuit, savon, mouchoirs de poche ?

Madame. — Oui, chéri.

Monsieur. — Et les cols ? Je gage que tu les as oubliés, les cols ?

Madame. — Mais non, mais non, ils y sont les cols !

Monsieur. — Tonnerre !!!

Madame (*effrayée*). — Tu m'as fait peur ! Voyons, Albert, qu'y a-t-il encore ?

Monsieur. — Ce sacré bouton qui a sauté, pardi ! Ah ! si je le tenais, celui qui a inventé les chemises, les boutons, les chemins de fer, les valises, et... tout le reste... Oui, tout le reste !

Madame. — Albert ! Albert !

Monsieur. — Et tu es là à me regarder, à me contempler, quand tu sais... (*tragique*). Quelle heure est-il ?

Madame. — Je ne sais pas moi. La pendule s'est arrêtée.

Monsieur. — Ah ! elle s'est arrêtée, la pendule ! Après tout, elle a bigrement raison. Je voudrais bien pouvoir en faire autant. Seulement, voilà, il n'y a pas mèche. Nous, nous sommes remontés une fois pour toutes, et quand le ressort est détendu, on a beau appeler l'horloger !... Tiens, regarde à ma montre !

Madame. — 8 h. 15.

Monsieur. — 8 h. 15 ! Et mon train qui part à 8 h. 47 !!! Tu entends, Fifine, à 8 h. 47 !!! L'as-tu enfin trouvé, ce bouton de malheur ?

¹ Tsemîn de bet = chemin de traverse, sentier écarté.

² Tsargosse = véhicule moitié char, moitié luge.

(Le bruit d'une sonnerie interrompt soudain la conversation.)

SCÈNE II

Monsieur. — Madame. — L'Amie.

Madame. — Tiens, l'heureuse surprise ! Comment allez-vous, chère amie ?

L'Amie. — Bonjour ! Bonjour ! Vous savez que je ne m'arrête qu'un instant (*bruits de baisers*), histoire de vous saluer en passant.

Madame. — Oh ! mais, vous aurez bien tout de même une minute ! Mon mari est justement à la maison. Il sera trop heureux de vous présenter ses hommages.

Monsieur (*qui voit s'effondrer sa dernière espérance*). — Par exemple !!! Ah ! la voilà bien, la tuile ! Je me sens l'âme d'une coupe, d'une coupe à qui il ne manque plus qu'une goutte de n'importe quoi pour déborder...

Madame (*d'une voix sereine*). — Albert, mon chéri, passe donc au salon, je t'en prie. C'est Madame Tartempion qui vient nous serrer la main.

Monsieur (*adressant au ciel des gestes éperdus*). — Que le diable l'emporte ! Oh ! ma tête, ma pauvre tête !

(*Du pas d'un homme marchant à la guilotine, il se dirige vers le salon.*)

L'Amie (*d'un ton de reproche*). — Ah ! vous voilà, vous ! Mais que devenez-vous donc ? On ne vous voit plus nulle part.

Monsieur (*s'efforçant de dominer son courroux*). — Il est vrai... en effet... Mais vous-même, chère madame ?

L'Amie. — Oh ! moi, vous savez, je suis extraordinairement occupée. Je tricote des chaussettes pour ces braves turcos.

Madame. — Pour les turcos ?

L'Amie. — Sans doute ! Ça vous étonne ?

Monsieur. — Mais les turcos ne portent pas de chaussettes, chère Madame. C'est à pieds nus qu'ils marchent à la victoire.

L'Amie. — A pieds nus !!! Oh ! les pauvres mignons ! A pieds nus !!! Tenez, moi, je voudrais être turco ! Je ne ferais pas mal, hein, en sergent-major ?

Monsieur. — On en mangerait ! (*à sa femme*). A propos, Fifine, tu sais que mon...

L'Amie. — Mais je suis là à bavarder ! Il faut que je m'en aille ! (*Prenant place dans un fauteuil*). Mon mari doit être rentré et...

Madame. — Oh ! mais, rien ne presse. Le mien est obligé de partir...

Monsieur. — Par le train de 8 h. 47, oui, madame.

L'Amie. — Il ne me reste donc qu'à prendre congé. Il faut que je m'en aille ! Quand nous reverrons-nous, très chère ?

Madame. — Mais quand vous le voudrez !

L'Amie. — Si vous veniez prendre le thé chez moi ? Voyons !... mercredi par exemple ?

Madame. — Très volontiers !

L'Amie. — Dites-donc, vous connaissez la nouvelle ?

Monsieur (*à part, prêt à se livrer aux plus fâcheuses extrémités*). — Oh ! !!!

L'Amie. — M. Bergerac marie sa fille !

Madame. — Tiens, tiens ! Et peut-on savoir ?

L'Amie. — Je vous raconterai tout cela. Votre mari s'impatiente et...

Monsieur. — Comment donc, au contraire...

L'Amie. — Si, si ! Il faut que je m'en aille ! Etes-vous toujours contente de votre nouvelle bonne ?

Madame. — Contente ? C'est-à-dire que je viens de la flanquer à la porte !

L'Amie. — Pas possible !

Madame. — Figurez-vous que l'autre soir, à la cuisine, je l'ai trouvée en train de flirter avec... non, mais devinez un peu...

L'Amie. — Un pompier ?

Madame. — Non, un artilleur !

L'Amie. — Ça devait être drôle. J'attends avec impatience les détails. Mais, décidément,